



Double exécution à Chicago.

Chicago, Illinois, 14 octobre.—George H. Jacks, ancien chef de la police de Muskegon, Michigan, et John Druggan, tous deux condamnés pour assassinat, ont été pendus à la même potence aujourd'hui dans la cour de la prison de comté.

Quelque temps avant l'exécution Jacks a envoyé au gardien de la prison la lettre suivante :

Mon cher M. Whitman, Veuillez ne laisser aucun membre du clergé me voir. Si je suis innocent et si on me pend aujourd'hui après m'avoir refusé le droit de porter mon cas devant le plus haut tribunal de la terre, une démarche préparée à grands frais par moi et par de grands efforts de la part de mes amis, si l'on me refuse ce droit qui appartient à tout homme, c'est qu'il n'y a pas de Dieu au-dessus de nous, et dans ce cas le clergé ne peut m'être d'aucun secours.

Veuillez donc ne pas permettre au clergé de me voir. A vous, GEO. H. JACKS.

Il a été fait droit à cette requête. Jacks avait été condamné à mort pour l'assassinat d'Andrew J. McGhee, un garçon de recettes âgé, de complicité avec Wm J. Willows, qui purge actuellement une condamnation à quatorze ans de travaux forcés.

Les complices avaient attiré le vieillard dans une maison de l'avenue Indiana pour le dévaliser. Jacks avait une longue série de crimes à son actif. Pendant qu'il occupait le poste de chef de la police de Muskegon il remplissait les fonctions de marshall des Etats-Unis et appartenait au corps des pompiers. Il fut condamné à quatre ans d'internement dans l'établissement pénitentiaire du Michigan.

A l'expiration de sa peine il vint à établir à Chicago et reprit sa carrière criminelle. Il était en liberté sous caution après avoir commis un vol quand il fut arrêté pour l'assassinat du garçon de recettes. Druggan avait tué un cafetier du nom de Robert Gudgeon, qu'il tentait de dévaliser.

Druggan a été conduit le premier à la potence. La trappe s'est dérobée sous les pieds du condamné et la mort a été constatée au bout de dix-sept minutes. Le cadavre enlevé, la trappe a été remise en place et Jacks a été amené.

Au bout de quatorze minutes le cœur avait cessé de battre. Aucun des condamnés n'a prononcé une parole sur l'échafaud. Jacks pria pendant que l'exécuteur ajustait le noeud coulant.

Avant de mourir Jacks, malgré sa lettre, a consenti à être accompagné d'un prêtre. Il a répété à haute voix les prières du ministre de Dieu. Il était très ému.

Druggan, qui avait accepté les consolations d'un prêtre il y a un jour ou deux, était comparativement tranquille. Au contraire de Jacks il n'a pas prié à haute voix, mais il a baissé avec ferveur un crucifix posé sur ses lèvres au moment suprême.

Où Dieu, ayez pitié de mon âme, ont été les dernières paroles de Jacks.

A NASHVILLE.

Nashville, Tennessee, 14 octobre.—A une réunion tenue ce soir par

les membres de la Chambre de Commerce une résolution exprimant la sympathie pour les habitants des territoires où règne la fièvre jaune, et invitant tous les réfugiés à se rendre à Nashville et dans les environs, où il n'y a jamais eu un cas de fièvre jaune, a été adoptée.

Il n'y a pas de quarantaine, elle n'est pas nécessaire et il n'y en aura pas à Nashville.



CALIXTO GARCIA.

Les vœux du général cubain.

La Havane, Cuba, 1er octobre.—Cosme de La Torriente, aide de camp et secrétaire du général Calixto Garcia, a dit au cours d'une interview, rapporte-t-on, que le général n'avait accepté aucun poste de l'armée cubaine, qu'il était vrai que le général fit une tournée d'inspection dans la partie orientale de l'île de Cuba, conseillant la dislocation des troupes cubaines, et qu'il n'y avait rien de vrai dans le rapport annonçant le départ du général pour les Etats-Unis dans le but de faire un emprunt, emprunt qu'il n'était pas autorisé à faire.

L'aide de camp a ajouté que Garcia n'avait pas nié la légalité du gouvernement révolutionnaire actuel, ni qu'il eût accepté le gouvernement provisoire des Etats-Unis.

Mais il paraît que le général Garcia a exprimé, d'une façon non officielle toutefois, l'opinion que le gouvernement cubain manquait de membres, et que comme il était impossible de réunir un quorum toutes ses décisions seraient inconstitutionnelles.

D'après les déclarations de son secrétaire, Garcia semble se reconnaître actuellement que l'autorité du général en chef de l'armée cubaine, quoiqu'il reconnaisse ce gouvernement transitoire des Etats-Unis d'Amérique en conséquence de l'intervention. Ayant reçu l'ordre de l'accepter et de coopérer avec l'armée il a obéi.

Le président McKinley à St-Louis.

St-Louis, Missouri, 14 octobre.—Le président McKinley a été aujourd'hui l'hôte de St-Louis, la ville où il y a deux ans il a été choisi comme candidat aux fonctions qu'il remplit actuellement. Il est arrivé d'Omaha, par la voie de Burlington, neuf heures 15 du matin. De ce moment à l'heure de son départ, à onze heures du soir, M. McKinley a été l'objet d'une ovation continuelle. Il a été escorté à l'hôtel Southern par les fonctionnaires civils, des soldats de l'armée régulière et des volontaires.

Parmi ses troupes se trouvaient deux régiments qui se sont distingués à la bataille d'El Caney. Les milliers de personnes bordant les rues parcourues par le Président ont poussé des acclamations sans fin.

A l'hôtel Southern, où il a été reçu, le Président a d'abord assisté à la parade organisée en son honneur, puis une réception a eu lieu dans les salons.

A midi, le chef du gouvernement a parlé devant un nombreux auditoire à la Bourse des Négociants, puis il a pris part à un lunch exquis.

Une promenade en voiture dans

l'élégant quartier de l'ouest, pendant laquelle le Président a serré la main à Jack Haynes, un vieillard de 111 ans, le plus vieux soldat des Etats-Unis, dit-on, a terminé l'exécution du programme de la journée.

Dans la soirée, au Coliseum, la plus nombreuse assemblée jamais vue dans une salle a acclamé avec enthousiasme le discours prononcé par M. McKinley.

Fatigués de leurs pérégrinations le Président et ses compagnons de voyage ont pris le train à onze heures du soir pour Terre-Haute, Indiana, où le prochain point d'arrêt.

Incendie à Cleveland.

Cleveland, Ohio, 14 octobre.—A une heure avancée de l'après-midi le feu a éclaté dans la maison meublée Doan, à l'angle des rues Erie et Vivint, à Cleveland.

A quatre heures la bâtisse était menacée d'une destruction complète, et deux alarmes supplémentaires avaient été données. La retraite était coupée par l'ascenseur et les escaliers, et de nombreux employés descendaient par les échelles de fer fixées sur les murs extérieurs.

Après une heure d'efforts les pompiers se sont rendus maîtres de l'incendie. Personne n'a été blessé. Les plus grands dégâts ont été causés par l'eau et la fumée. Une grande excitation a régné pendant un temps parmi les locataires.

DERNIERE HEURE.

Les plénipotentiaires de paix.

Paris, France, 14 octobre.—La séance des plénipotentiaires de paix a duré aujourd'hui deux heures de plus que la séance précédente.

La réponse des Américains aux propositions espagnoles présentées mardi dernier a été lue.

Une discussion verbale a subséquemment duré jusqu'à six heures moins dix, quand l'ajournement à lundi a été prononcé.

On croit que les Espagnols, d'après leur interprétation du protocole, considèrent que l'Espagne doit, en toute équité, être relevée de ses charges par le transfert de la souveraineté aux Etats-Unis.

Il n'est pas impossible que les Américains aient déclaré que les Etats-Unis ont droit à des compensations, et qu'ils aient, non positivement toutefois, classé la valeur du Maine comme une réclamation possible contre la dette cubaine. Mais on peut annoncer que les commissions respectives sont arrivées à un point des négociations qui permettra de conclure des compromis conjoints à des discussions orales, aussi bien qu'à des propositions écrites.

Les plénipotentiaires ne sont pas encore entrés dans la phase finale de leurs travaux, mais il semble que les décisions qu'ils vont prendre dorénavant auront leur place dans le traité de paix définitif. La question des Philippines n'a pas encore été discutée.

Démenti Semi-Officiel.

Paris, France, 14 octobre.—Un long et vague démenti semi-officiel publié ce soir suggère divers motifs, des intrigues Dreyfusistes ou une manœuvre des socialistes pour effrayer le gouvernement et le décider à renvoyer et les troupes qui préviennent actuellement le succès de la grève, pour expliquer les rumeurs d'une conspiration militaire.

Mais ces mystérieuses allusions et l'absence d'un démenti formel tendent à encourager la croyance que ces rumeurs ne sont pas entièrement dénuées de fondement, principalement parce que la note mentionnant les télégrammes envoyés, dit-on, par un général français au prince Napoléon, en disant qu'il est difficile de

croire qu'on se soit possible en vue du contrôle exercé par les fonctionnaires du service télégraphique.

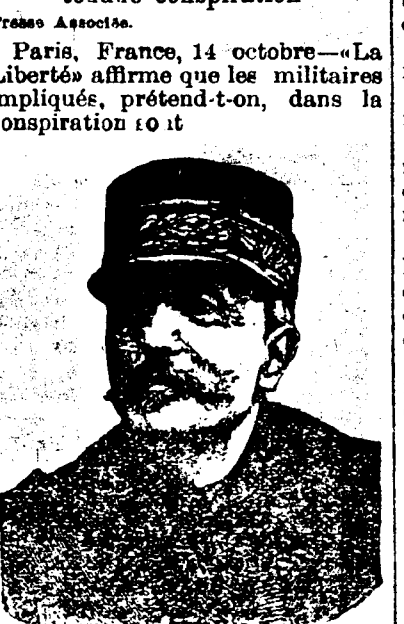
L'opinion du correspondant du "Times" à Paris.

Londres, 15 octobre.—Le correspondant du "Times" à Paris écrit : Il est impossible d'obtenir une preuve certaine de l'existence d'une conspiration. Je crois, cependant, que l'idée d'un coup de force hanté l'esprit de certains militaires. Déjà irrités par les violentes critiques faites contre l'armée à propos de l'affaire Dreyfus, les militaires sont particulièrement mécontents de l'attitude des autorités civiles qui veulent intervenir dans le cas du colonel Picquart, dont l'autorité militaire est seule responsable.

Etant donné l'excitation des esprits en ce temps de conflit entre les autorités militaires et civiles il est surprenant que des alarmes de ce genre ne soient pas plus fréquentes.

Les journaux parisiens et la prétendue conspiration.

Paris, France, 14 octobre.—La Liberté affirme que les militaires impliqués, prétend-t-on, dans la conspiration de 10



Le général de BOISDEFRE

et le général de Pellieux. Des efforts ont été faits, ajoutent-ils, pour compromettre le général Zurlinden, gouverneur militaire de Paris, qui fut quelques jours ministre de la guerre, et le ministre de la guerre, à raison de leur entente sur cette idée.

D'après "Le Jour" le bruit d'un complot s'est répandu à la suite de la publication d'une lettre apocryphe subsidiairement envoyée par le général de Boisdeffre au général Zurlinden et contenant ces mots : Soyons prêts samedi.

"Le Temps", un journal semi-officiel, rit de l'affaire et dit que les fonctionnaires du ministère de la guerre nient formellement l'existence d'un complot. Ce journal dit qu'une interprétation erronée des nombreuses dépêches échangées actuellement entre diverses garnisons au sujet de mouvements de troupes a donné naissance aux rapports étranges annonçant des complots.

Les dissentiments des deux gouvernements espagnol et américain.

Bayonne, France, 14 octobre.—Suivant des dépêches reçues de Madrid, la censure est devenue plus rigoureuse que jamais.

Senor Sagasta et ses collègues sont irrités du refus que font les Etats-Unis d'assumer la dette coloniale, et de leur prétention de s'emparer de la grosse artillerie de Cuba, et ses docks flottants qui ont été envoyés tout récemment à la Havane.

L'"Imparcial" annonce que le gouvernement a télégraphié au capitaine général Blanco de ne plus livrer aucun territoire aux Américains, avant la signature définitive de la paix.

Naufrage d'un vapeur anglais.

Nombres victimes.

Paris, 15 octobre.—Le vapeur Moh Egan, autrefois le Cleopatra, de la ligne Wilson et Furness-Leyland, parti hier de Londres pour New York avec cinquante passagers et cent cinquante hommes d'équipage, s'est jeté à la côte près de la pointe de Lizard, entre les Manacles et les Lowlands.

On annonce que les victimes sont nombreuses. Un gardien dit que les passagers se noient comme des rats dans un troupeau.

D'après un autre rapport des cadavres ont été jetés à la côte. Le corps d'une femme était attaché à une planche; les deux jambes étaient coupées.

Les détails de la catastrophe ne sont obtenus qu'avec difficulté. Il paraît que le Moh Egan a rencontré un ouragan et une mer démontée.

Des bateaux de sauvetage envoyés du Cap Lizard et de Falmouth sont revenus avec des passagers.

Plusieurs personnes se sont noyées, cependant, pendant le retour des bateaux de sauvetage à la côte.

Un bateau a ramené six personnes. A cet endroit la côte est dangereuse.

On a proposé il y a quelques années la construction d'un phare à ce point de la côte, mais le mouvement a échoué.

Une dépêche de Falmouth dit que le Moh Egan a touché, que ses machines ont cessé de fonctionner et qu'il a été jeté à la côte par le vent et les hautes vagues.

Tous les remorqueurs de Falmouth sont sortis du port, mais aucun d'eux n'a pu s'approcher du navire.

Un bateau de sauvetage a amené à terre trente passagers et est reparti.

Une dame est morte après avoir été débarquée.

On annonce que le Moh Egan est en danger et que des secours sont immédiatement nécessaires.

Trois heures 30 du matin. D'après un message arrivant de Falmouth de Mch Egan, passagers et équipage, trente et une seulement ont été sauvés.

C'est le gardien de la côte à Falmouth qui donne cette information par téléphone.

Les gardiens cherchent les cadavres et les épaves sur la côte. Les bateaux de sauvetage ont gagné Port Houlstock.

Arrestation de neuf anarchistes italiens à Alexandrie.

Alexandrie, Egypte, 14 octobre.—La police d'Alexandrie a procédé depuis hier soir à l'arrestation de neuf anarchistes italiens, et a ainsi déjoué un complot contre l'empereur Guillaume, qui se rend actuellement à la Terre-Sainte, où il assistera à la consécration de l'Eglise du St-Sauveur à Jérusalem. Le premier individu arrêté est un anarchiste bien connu tenant un café.

Dans sa maison la police a trouvé deux bombes enroulées de fils de fer, des bombes d'une puissance explosive extraordinaire, et remplies de balles.

L'enquête de la police a démontré que le cafetier avait corrompu le commissaire d'un vapeur partant aujourd'hui pour Port-Saïd et les ports de Syrie. Ce commissaire devait emporter la caisse renfermant les bombes.

Il semble que les anarchistes aient eu d'abord l'intention d'utiliser les bombes au palais Abidin au Caire, pendant le séjour de l'empereur d'Allemagne et du Khédive. Mais Guillaume ayant changé son programme et les anarchistes avaient décidé de l'attaquer en Palestine.

Advertisement for C. LAZARD & CO., L'Id. VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux. The magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Canal et North Peters.

Advertisement for D. MERCIER'S SONS. Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales. Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Advertisement for MAGASIN AGRANDI! D'AUTRES MARCHANDISES!! LE MEILLEUR CHOIX!!! Frantz Bros. & Co., BIJOUTIERS, No 129 RUE BOURBON, PRES CANAL.

Marchés divers. Paris, 14 octobre.—La rente trois pour cent est cotée à 101 francs 91 1/2 centimes.

London, 14 octobre.—Coton consolidé au comptant, 109 1/16; à terme 109 5/16.

Athénée Louisianais. CONCOURS DE 1898. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Etude sur Chateaubriand.

NAVIGATION FLUVIALE. Départs de bateaux à vapeur SAMEDI, 15 OCTOBRE 1898.

Feuilleton L'Amour VAINQUEUR. PAR JULES DE GASTYNE. DEUXIEME PARTIE. LA FEMME AIMEE.

qu'à minuit assis sur leur lit à fumer des pipes. Moi, j'étais couchée depuis longtemps et je faisais semblant de dormir. Et ils prétendaient que je n'avais pas d'âme, que rien ne me touchait. En disant ces mots elle tendit la main à son ami et l'enveloppant tout entier de la lumière tendre de ses grands yeux affectueux.

—Si nous dormions. Nous attendrions aussi bien le père en dormant. Rianzo murmura : —C'est vrai. Je meurs de sommeil. Il cria à la mère : —Cochette toi mère. Nous voulons dormir. Tu nous fais tourner le cœur à aller et venir ainsi degaît nous.

—Si je ne couche, dit la mère, je ne pourrai pas dormir. Pensez qu'il est dehors, qu'il lui est peut-être arrivé quelque malheur. Constantino et Rianzo haussant les épaules : —Malheur?... As-tu peur, fit Constantino en riant, qu'il ait été attaqué par un bandit? Non, non, tranquillise-toi et dors. Je connais le père. —Il est allé faire la noce, s'il a touché sa galette, et il nous arrivera saoul comme la boutrique à Robespierre. —Dormons!

Il jeta au loin son chapeau, ses chaussures et commença à se déshabiller. Rianzo en fit autant. La mère seule restait debout et ne paraissait pas vouloir se coucher. Cependant quand elle vit Constantino et Rianzo dans le lit, elle se décida aussi. Elle éteignit la lumière, j'en tendis dans l'ombre un froissement d'étoffes. Elle se déshabilla. Puis des planches grinçèrent. Elle se couchait. Alors, je me levai à demi sur mon lit, toute prête à sauter à terre. Et je

quettais le moment propice. Bientôt un premier roulement se fit entendre, puis un second... Constantino et Rianzo dormaient... J'entendis la mère soupirer. Elle ne dormait donc pas? Je me sentais sécher d'impatience. Tout à coup, les soupirs s'arrêtèrent, et je n'entendis plus qu'un souflet un peu fort. Je me hasardai à dire tout bas : —Maman! maman! —Pas de réponse! maman dormait. Alors, je descendis de mon lit. Je saisis mon petit baluchon, et me voilà sur la pointe des pieds, au milieu de la pièce. Je touche la porte. Personne n'a bougé... Un tour de clef. Et je suis dehors... Et je vois le ciel clair... la nuit. Je suis libre. Je vais à toi. Il me semble que je ne touche pas terre. Je respire... Mes poumons s'ouvrent. Mon cœur chante... Encore un élan! et je suis dans tes bras!

Il la saisit éperdument : —Et pour toujours, dit-il. —Oui, pour toujours. Pour causer, ils s'étaient assis sur une pierre le long d'un petit sentier ombragé par un bouquet d'arbres. Ils soufflaient, reprenaient haleine, se serraient l'un contre l'autre, dans le silence grandiose de la nuit. Et ils étaient heureux, heureux comme on ne l'est que lorsqu'on s'aime... à cette heure bénie de la première réunion dont on ne retrouvera jamais les élan et les extases, et qui est comme l'aurore de l'amour et du bonheur sur cette terre. Tout leur langage consistait en pressions de mains... en serrements fileux l'un contre l'autre. Ils ne trouvaient pas de mots pour exprimer leur joie et ils ne parlaient pas. Firluth s'arracha le premier à cet anéantissement. Il avait pensé que le jour pouvait les surprendre ainsi, qu'on se mettrait à leur recherche. Et son cœur saigna à la seule pensée qu'ils pourraient être séparés. Il prit la main de Giovanna. —Partons, dit-il. —Partons, fit la jeune fille en se levant. Et ils se mirent en route à travers la nuit, sans la clarté pâle et douce qui tombait du ciel. C'était l'heure où dans toute la nature le silence est le plus profond, la seule heure peut-être où Paris et sa banlieue sont déserts. Ils ne rencontrèrent personne jusqu'aux fortifications. Ils n'entendirent d'autres bruits que des cris de crapauds à leurs pieds, sonores et doux comme des sons d'harmonies. Ils arrivèrent passage de l'Elysée des Beaux-Arts vers trois heures du matin... Tout dormait. Firluth sonna. Et ils montèrent l'escalier étroit, éclairé par une allumette bogie que tenait le clown... Sur le mur, leurs ombres dansaient fantasmagiquement. L'Italien regardait avec une sorte de curiosité autour d'elle, car elle n'a-

un étroit couloir où l'ombre semblait plus épaisse et plus sombre encore que dans l'escalier. La jeune fille marchait derrière lui avec une sorte d'hésitation... Des odeurs qu'elle trouvait horribles montaient à ses narines délicates, habitues au grand air. De chaque côté d'elle, des portes serrées comme les alvéoles d'une ruche. Il y avait derrière tout cela des gens qui dormaient, des gens qu'elle ne connaissait pas et qui étaient si près d'elle, qu'elle entendait leur souflet... C'est au milieu de tout cela, dans cette promiscuité qu'elle allait vivre. Il lui semblait qu'elle s'établissait dans une fourmilière. Cette mauvaise impression se dissipait instantanément quand le clown eut ouvert sa porte. Il s'était hâté d'allumer des bougies, et la petite pièce apparut, claire et propre, parée de linge blanc et de fleurs. Une petite table était dressée avec deux assiettes, deux verres et une bouteille poussiéreuse. —J'ai pensé, dit Firluth, que tu aurais faim. Il découvrit un superbe pâté. —En effet, dit la jeune fille, je mangerais avec plaisir. Il se mirent à table.—Et ils soupèrent, s'embarassant à chaque bouchée, disant leur bonheur, leurs projets, leurs rêves et le jour les surprit ainsi, joyeux et gai. A cette même heure, Zephy-